

Introduction

Kimberley PAGE-JONES et Yvonne BOUVET

L'ouvrage que nous proposons est le fruit d'une démarche pluridisciplinaire menée depuis 2016 par le groupe de recherche IDMeR (Imaginaires et Discours sur la Mer et ses Ressources) de l'université de Bretagne occidentale. Composé de chercheurs issus d'horizons disciplinaires et culturels différents, ce groupe de recherche s'est interrogé dans un premier temps sur l'évolution des représentations des mers et océans à l'épreuve de la « crise ». La diffusion incessante d'images d'une mer abîmée par l'industrie de la pêche, par le plastique de la surconsommation, par le réchauffement climatique, est-elle un facteur d'évolution de nos représentations? À l'heure où les discours médiatiques et politiques s'écologisent et nous invitent à repenser notre rapport à l'espace maritime, comment images et discours d'une « mer en crise » influent-ils sur nos perceptions et pratiques? Ceci a constitué l'amorce de nos réflexions sur ce qui structure aujourd'hui les discours et les pratiques de la mer.

Notre hypothèse de travail – l'idée d'une mutation des discours sur la mer qui s'inscrit dans une série d'événements sociaux, environnementaux et politiques, provoquant ainsi de nouveaux énoncés et des stratégies et pratiques modifiées ou inédites – n'aspire en aucun cas à réduire la variété des discours collectés à un concept ou à une idéologie. Il s'agissait d'envisager les énoncés sur la mer, qu'ils soient de nature politique, médiatique, perceptive ou poétique, entre autres, comme une « formation discursive », au sens où l'entend Michel Foucault, qui « détermine une régularité propre à des processus temporels » et qui « pose le principe d'articulation entre une série d'événements discursifs et d'autres séries d'événements, de transformations, de mutations et de processus¹ » :

« Ensemble de règles pour une pratique discursive, le système de formation n'est pas étranger au temps. [...] Ce qu'il dessine, c'est le système de règles qui a dû être mis en œuvre pour que tel objet se transforme, telle

1. FOUCAULT Michel, 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, p. 103.

énonciation nouvelle apparaisse, tel concept s'élabore, soit métamorphosé ou importé, telle stratégie soit modifiée, – sans cesser d'appartenir pour autant à ce même discours » (Foucault, p. 103).

Cette publication s'inscrit ainsi dans la continuité des travaux menés sur les discours et les représentations de la mer mais souhaite avant tout mettre en lumière les modifications discursives des règles et des codes induites par ce sentiment d'« être en crise », en les rapprochant des situations appréhendées et vécues par des communautés humaines. Ainsi, en nous appuyant sur des études récentes menées par l'Agence des aires marines protégées (2015) et le groupe IDMeR (2017) qui révèlent de nouvelles modalités perceptives et conceptuelles de la mer (première partie), nous avons souhaité réunir dans cet ouvrage des réflexions et des analyses portant sur les discours de la mer, sur la mer, proposés par divers médias (film documentaire, règle de bonnes pratiques, affiche publicitaire, discours politique, pratique théâtrale, etc.), discours envisagés non pas comme un ensemble de signes à interpréter, mais bien comme « des pratiques qui forment systématiquement les objets dont ils parlent » (Foucault, p. 71). La nature interdisciplinaire de ce projet de recherche nous a en outre permis de réunir des acteurs et chercheurs d'horizons divers, ayant en commun un intérêt scientifique pour l'objet-mer ou l'idée-mer, afin de voir si, au-delà de l'hétérogénéité des énoncés sur la mer, des spécificités d'une pratique discursive de la mer se dessinaient à l'heure de l'anthropocène.

Malgré les rapports scientifiques et médiatiques quasi quotidiens sur l'état alarmant des océans, les mers font toujours rêver les Français. Ainsi, notre besoin d'une mer propre et « belle à voir », héritage d'une conception romantique de l'espace « naturel », trouve peut-être ses limites dans notre difficulté à nous saisir politiquement des espaces maritimes, à les envisager comme porteurs de traces et d'usages, de récits, de savoirs et de coutumes. Michel Roux² et Françoise Péron³ l'ont souligné : pour les Français, la mer reste mythique, plus présente dans leur imaginaire que dans leur pratique, faute peut-être de l'avoir maîtrisée techniquement ou politiquement contrairement à d'autres nations : « Ils l'ont donc davantage rêvée et mythifiée que “labourée” comme l'ont fait les Flamands, les Hollandais ou les Britanniques » (Péron, 2005, p. 779). Malgré les injonctions fréquentes à « maritimiser » l'économie et les esprits, l'appréciation du maritime emprunte encore largement à cette « réserve d'images et de mythes » dans laquelle toute société qui ne se satisfait plus du réel puise pour redonner aux objets naturels leur fonction archaïque. Ainsi, seulement douze pour cent du grand public interrogé dans l'enquête de l'Agence des aires marines protégées associent l'espace maritime à un « espace d'activités humaines », la

2. ROUX Michel, 1997, *L'Imaginaire marin des Français*, Paris, L'Harmattan.

3. CABANTOUS Alain, LESPAGNOL André et PÉRON Françoise, 2005, *Les Français, la terre et la mer, xix^e-xx^e siècle*, Paris, Fayard.

mer est d'abord un « espace naturel », « attirant par sa beauté » et évocatrice d'un sentiment de liberté. Les résultats de cette enquête sur les perceptions de la mer rejoignent ainsi la thèse de Michel Roux qui postulait en 1997 que l'image « de la terre et des étendues marines n'est pas bâtie sur des bases rationnelles » (Roux, 1997, p. 11). Dans l'esprit des Français, la mer, à l'aube du XXI^e siècle, est « vraie » et « éternelle », porteuse d'une charge affective qui permet de penser un « au-delà » de notre modernité rationnelle. Cette esthétisation des mers a organisé une connaissance et une appréhension des objets et des espaces marins en fonction de valeurs utilitaristes et hédonistes, d'usage et de confort, de bien-être et de plaisir, et de valeurs symboliques, comme la liberté, l'évasion, l'illimité. Car si la mer doit rester pure, c'est bien parce qu'elle représente un espace de ressources naturelles et un lieu de jouissance à exploiter.

Pourtant, la mer peut être dangereuse, voire cruelle. Est-ce la force de cette nécessité d'une mer immaculée qui nous empêche ainsi de saisir l'horreur des drames qui se jouent sur les mers, au fond des mers ? Car nos mers, comme nous le rappelle Jean-Michel Le Boulanger dans son propos introductif, ne sont pas que des espaces de jouissance, elles sont aussi le cimetière de marins disparus, tout comme celui des migrants qui y meurent dans l'indifférence générale. Si l'image de cet enfant syrien Aylan Kurdi, retrouvé noyé sur une plage turque le 2 septembre 2015, a provoqué, à l'époque du drame, un choc émotionnel, elle n'a eu qu'un effet limité. Cette photo d'une « humanité échouée » n'a guère éveillé les consciences, n'a pas fait bouger les peuples ou les personnels politiques. Malgré la puissance de cette image, aucun renversement de nos perceptions n'a eu lieu, comme si l'autre versant de la mer, celui que Michel Serres décrit comme « la mer ravageuse, indifférente à nos souffrances comme une maîtresse cruelle [...] la mer abominable [...] la mer qui emporte des appareils et avale la vie⁴ », n'appartenait qu'à notre imagination et devait rester fascination. C'est peut-être cette « exigeante beauté » de la mer, dictée par nos besoins d'esthétique et de jouissance, qui nous empêche d'en saisir toutes les réalités.

Notre façon de regarder et de penser les mers a longtemps été conditionnée par une certaine esthétique du maritime. Comme l'a démontré Alain Corbin⁵, notre conception de la mer est étroitement corrélée aux théories esthétiques qui ont aiguillé la production littéraire et picturale du maritime ; mais l'historien des idées a également mis en avant l'étroite imbrication entre le développement industriel et sociétal, les changements de mœurs – développement des chemins de fer, émergence de la bourgeoisie, découverte de la valeur thérapeutique des bains, développement des stations balnéaires – et notre système d'appréhension de la mer.

4. SERRES Michel, 2013, *Biogée*, Paris, Éditions Le Pommier, p. 15-16.

5. CORBIN Alain, 1988, *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Flammarion.

L'ouvrage *Les Français, la terre et la mer* interrogeait en 2005 l'émergence de nouvelles représentations en lien notamment avec des reconfigurations géopolitiques et l'accélération des aménagements touristiques. Les auteurs faisaient l'hypothèse d'une « "démaritimisation" des sociétés littorales » en raison de « reconversions parfois brutales des économies maritimes tributaires des politiques globales⁶ ». Si l'idée d'une mer associée aux loisirs et au plaisir du bain imprègne toujours notre manière de la penser, il n'est pas certain que la mer soit encore associée dans les consciences occidentales au travail, au labeur.

L'évolution contemporaine des activités maritimes y est pour beaucoup. Les crises sociales liées aux mesures prises au sein de l'Union européenne pour réguler et protéger les stocks halieutiques ont eu un fort impact sur les ports de pêche depuis la fin du xx^e siècle, faisant disparaître une grande partie des flottilles et des emplois, surtout de la pêche artisanale. D'autres organisations internationales, telles la FAO (Food and Agriculture Organization) et des organisations non gouvernementales, œuvrent à échelle mondiale pour réguler l'accès aux ressources et aux territoires halieutiques, souhaitant rendre durable l'activité de pêche, parfois au détriment des populations locales qui en dépendent. Même si les discours politiques affichent une volonté de construire une stratégie maritime en y associant les acteurs socio-économiques du monde marin, les pêcheurs, notamment artisans, se sentent dépossédés des décisions qu'on leur impose. Certains pensent qu'on protège plus les poissons que les pêcheurs. Mais comment conjuguer des activités de pêche et la protection de l'environnement marin ? C'est peut-être en valorisant la culture maritime des territoires, faite d'héritages et de modes de vie, en y construisant une autre logique économique et sociale que celle basée sur le développement d'une exploitation industrielle et capitaliste des océans.

Le colloque organisé en novembre 2017 par IDMeR a eu pour ambition de comprendre ce jeu d'écart et de différences entre l'espace construit par les discours, globalisés pour certains, et l'espace vécu des communautés, dessiné au quotidien par des initiatives citoyennes et collectives et par des pratiques discursives et artistiques. Ce colloque invitait à réfléchir à la manière dont les pratiques de la mer, qu'elles soient de l'ordre du divertissement, de la sociabilité ou de l'art, influencent les communautés dans leur appropriation des espaces et des ressources maritimes et comment ces pratiques résistent aux discours et aux images uniformisants. L'enjeu de cette rencontre interdisciplinaire était de tenter de dessiner la diversité des pratiques et des représentations d'un espace d'une infinie complexité qui se construit à la jonction du cognitif, de l'affect et des pratiques. Car tel que le dit Bruno Latour, n'avons-nous pas épuisé notre système de pensée

6. CABANTOUS Alain, LESPAGNOL André et PÉRON Françoise, 2005, *op. cit.*, p. 36.

qui impose une « division brutale » entre le subjectif (l'intérieur, l'irréel, l'inconscient, la fiction) et l'objectif (le vrai, le connaissable, le modèle, le système)⁷. Notre époque ne nous oblige-t-elle pas à repenser ces clivages qui ont fondé notre système d'appréhension des espaces ? Au moment où la mer semble être le dernier espace « naturel » à préserver, les contributions de cet ouvrage collectif présentent une réinvention des discours sur la mer, de sa place dans nos pratiques et usages, dans nos rêves et imaginaires.

L'ouvrage n'a pas pour vocation de penser discours contre pratique, réel contre subjectif, science contre fiction, mais de voir comment l'un emprunte à l'autre, de repérer les mouvements qui s'opèrent et les processus qui se mettent en place pour produire de nouveaux sens, de nouvelles actions, pour enrichir les mots usités et usés : ressources, produire, humain, espace, consommation, etc. Ces modifications discursives trouvent leur corrélat social et politique dans les sciences participatives et la construction de gestions intégrées de la mer et du littoral. Les contributions de cet ouvrage, plutôt que de tenter de nouvelles définitions ou typologies, explorent ces approches dans les pratiques et dans les textes, ici et ailleurs, pour tenter de comprendre les modalités de ce rapport nouveau à l'espace maritime. Celui-ci ne se dessine pas par une représentation politique ou disciplinaire unifiée, mais par le développement d'initiatives artistiques, associatives, citoyennes, portées par des pratiques de multiples cultures ou communautés.

L'ouvrage s'organise autour de quatre parties, séparées d'intermèdes qui mettent l'écriture et la poésie des acteurs du maritime au cœur de notre approche.

Jean-Michel Le Boulanger introduit le propos sur la mer qu'il lit comme « métaphore de la condition humaine [et] de notre civilisation ». Il nous invite à repenser nos références poétiques de la mer à l'aune de l'histoire et de l'actualité. La beauté de la mer en sa surface, ne doit pas nous faire oublier ses profondeurs car ce sont bien les fonds marins qui « portent et cachent les traces du passé ». Par la « mise en patrimoine, qui passe souvent par une mise en tourisme », notre besoin d'esthétique, en désincarnant l'objet, nous fait perdre le sens de toutes ces traces – la chanson du filet bleu, l'histoire de Joséphine Pencalet – qui nous parleraient pourtant d'un monde jadis inventé et vécu comme patrimoine hérité.

La première partie de l'ouvrage conjugue les résultats de deux enquêtes menées sur les perceptions de la mer à une analyse des discours politiques et médiatiques et s'intéresse aux stratégies récentes déployées pour tenter de faire entrer la mer en politique.

La contribution de Benjamin Ponge et Diane Vaschalde décrypte les résultats d'une enquête nationale entreprise par l'Agence des aires marines

7. LATOUR Bruno, 2017, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte.

protégées en 2015 pour « saisir et analyser les représentations et perceptions de la mer et des aires marines ». L'enquête interrogeait un public varié et met en évidence un jeu d'écart dans les représentations en fonction du rapport que l'enquêté entretient avec la mer. Ils concluent sur la nécessité de « donner à voir d'autres aspects que celui du tourisme et de l'aventure [...] pour rendre compte à la fois du monde maritime professionnel et des personnes qui en vivent et de l'importance de la biodiversité qu'elle abrite ».

Elisabeth Guillou, Kimberley Page-Jones, Jennifer Grace Smith et Peter Weiss ont mené une enquête et une étude pour comparer les représentations sociales de la mer des Islandais vivant dans les Fjords ouest et des Français installés en Bretagne. L'objectif de ce travail est de tenter de comprendre pourquoi deux communautés maritimes, marquées par le même déclin de la pêche, ont développé des systèmes d'appréhension du maritime bien différents. Les représentations des Bretons s'inscrivent en effet dans une vision plus idéalisée où la pratique du loisir maritime conceptualise la représentation de la mer. Chez les Islandais des Fjords ouest, la mer et le territoire sont moins dissociés : l'expérience, le vécu, l'usage mais également la pratique folklorique « maintiennent un lien pragmatique avec le territoire ».

Alain Miossec propose une lecture interprétative de discours politiques de chefs d'État français pour comprendre les stratégies rhétoriques et les objectifs qui les sous-tendent. Comme il le souligne, ces discours ont toujours pour volonté de « rappeler l'importance de la mer dans le contexte de la gestion de l'État ». Ces discours, comme bien d'autres rapports sur les stratégies maritimes à adopter pour impulser une « économie bleue », sont rarement suivis d'effets. Les discours affichent l'ambition politique mais le déploiement rapide de moyens pour intégrer les réflexions des acteurs du territoire fait cruellement défaut et empêche « d'exploiter durablement ».

Sylvain Roche, Andy Smith et Christophe Le Visage se sont intéressés plus spécifiquement aux discours produits par le Grenelle de la mer et le plan Énergies Bleues. Là encore, ces deux initiatives témoignaient d'une ambition politique nationale pour la mer et le littoral et de la construction d'un nouveau récit collectif sur une redécouverte des océans. Ils interrogent également l'écart entre une ambition affichée et l'insuffisance des actions publiques concrètes, nous confrontant en 2017 à deux réalités, « celle du délicat couplage entre les référentiels traditionnels que sont la mer et l'énergie et la difficulté de conjuguer le symbolique et le scientifique dans la pensée maritime des Français ».

La deuxième partie examine plus précisément la construction et le partage des connaissances sur les ressources marines, les modes d'appropriation de ces savoirs et pratiques, tout comme l'utilisation d'images publicitaires pour représenter les dommages de la pollution sur une mer souillée bien malgré elle.

Stéphanie Brulé-Josso a mené une enquête de terrain à l'initiative de l'Agence des aires marines protégées et financée par la commission européenne « Life + Pêche à pied de loisir » entre 2013 et 2017 dans onze territoires. Ce projet avait pour volonté d'impliquer davantage les usagers dans la préservation des ressources communes de l'estran. Elle analyse à la fois les propositions apportées par les pêcheurs récréatifs et les freins actuels à la mise en œuvre d'une gestion durable et collective. Cette initiative a, selon elle, amorcé la création d'un espace de discussion et de concertation qui est à consolider « si l'on souhaite que les appropriateurs des ressources de l'estran puissent effectivement être des acteurs impliqués de la gestion de leurs territoires de pêche ».

Élodie Fache nous fait découvrir le principe des *tabu areas* des îles fidjiennes et met en relief les tensions qui traversent la construction de ces zones marines côtières. Plutôt que de parler de fonctionnement « hybride » qui associerait mais distinguerait les connaissances locales des habitants à celles, conversationnistes, des partenaires externes (ONG, scientifiques, agents gouvernementaux), elle propose une interprétation en termes de « tradition vivante » révélant l'appropriation culturelle (l'indigénéisation) du concept d'aires marines protégées depuis le XIX^e siècle, sans toutefois ignorer les frictions « entre pressions conversationnistes, intérêts scientifiques et dynamiques autochtones ».

Enfin, Denis Blot et Julie Désert analysent un autre mode de discours, celui des affiches publicitaires visant à conserver une « mer propre ». La mer agit selon eux comme métonymie de la nature, « inconnue et vierge », dont l'ordre, qui nous échappe, est perturbé par les déchets plastiques érigés dans ces affiches en « symboles des impacts délétères des activités humaines sur la planète ». L'analyse de ces affiches leur permet de repérer quatre figures de la relation homme/mer avec une forte prédominance de la figure anthropocentrée interprétée, pour des raisons différentes en fonction des figures, comme « aspiration à une remise en ordre des relations homme-nature », réaffirmant ainsi le primat de l'ontologie naturaliste et de « la croyance dans le grand partage ».

La troisième partie de l'ouvrage se penche sur les enjeux autour des modes d'habiter la mer, des objets marins à la représentation médiatique de la vie insulaire, de l'illusion de la croisière aux volontés de conquête des profondeurs.

Françoise Péron nous propose une étude du maritime comme « vaste pièce de théâtre offerte au public ». Elle se livre à une analyse des sentiments et surtout des objets marins devenus icônes et de la manière dont ils s'organisent pour (re)créer une « construction mythique qui évacue la connaissance et l'histoire », révélatrice de notre rapport contemporain et présentiste au réel. Son étude de la vague, par le biais de l'image et du discours, suggère néanmoins l'émergence et le développement d'un autre

rapport ontologique à la mer qui invite à « se placer au centre du système et à s'équilibrer avec lui », tel un surfeur dans la vague.

Louis Brigand et Laura Corsi nous emmènent dans les îles du Ponant à travers une analyse diachronique des reportages télévisuels de 1941 à 2016. Ils se sont intéressés tout particulièrement à la place du maritime dans ces représentations médiatiques pour cerner le rôle joué par la mer dans la constitution d'une identité insulaire. Ils mettent notamment en évidence les modifications des perceptions de la mer au fil du temps, passant d'un usage nécessaire à une pratique de plaisir, d'un espace menaçant à un espace à préserver et exploiter durablement.

Christophe Camus revient quant à lui sur les expériences des architectes de la mer dans les années 1960 à 1980, de Cousteau à Jacques Rougerie. Il analyse plus précisément les modes de narration de ces expériences, inspirés des grands récits de la mer. Si cette possibilité de l'habitabilité des mers s'est essouffée après les années 1980, Christophe Camus suggère qu'elle pourrait bien reprendre ; en effet, la station orbitale écologique pour les *mériens* de Jacques Rougerie n'est pas un rêve du passé mais une expérience en phase de tests qui pourrait relancer ce désir de conquête des profondeurs.

Tiphaine Larroque nous embarque dans une expérience plus récente mais plus irréelle, entre réalité et fiction. Elle analyse tout le paradoxe qui sous-tend l'œuvre de l'artiste Hans Op De Beck qui explore l'expérience de la croisière de luxe. Véritable hétérotopie, au sens où l'entend Michel Foucault, son « exposition-concept » a bien pour objectif de « désœuvrer » celui qui en fait l'expérience. L'esthétique se met au service du politique pour interroger les caractéristiques de la croisière de tourisme et de son imaginaire capitaliste.

La dernière partie de l'ouvrage est une invitation à penser de nouveaux imaginaires, voire une (nouvelle) métaphysique de la mer, telle que l'évoque Pierre Cassou-Noguès dans son ouvrage récent⁸.

Pauline Donizéau et Victor Thimonier nous livrent une analyse sur la mise en théâtre de la mer, entre poésie et actualité. Ils nous invitent à quitter les rives pour aller sur les flots en faisant du théâtre un « révélateur géographique » de l'objet complexe qu'est la Méditerranée ouvrant vers « une infinité de locuteurs, d'époques et de lieux ».

Géraldine Le Roux nous présente avec *Solwata* le rapport singulier d'une société à la mer avec une expérience de recyclage transformant des résidus, des déchets issus de la mer en œuvre d'art. Au-delà des œuvres, c'est un message qui se construit, issu d'une connaissance intime de l'environnement insulaire, autour d'un protocole culturel et artistique.

8. Le philosophe suggère que la mer est la grande oubliée de la métaphysique en raison de notre attachement au sol : « Nos métaphysiques se rapportent essentiellement à l'élément terre [...] au sol sur lequel on marche, aux horizons vers lesquels on s'avance. » Cassou-NOGUÈS Pierre, 2016, *Métaphysique d'un bord de mer*, Paris, Les Éditions du Cerf, p. 9.

La contribution de Stéphanie Noirard réfléchit à l'influence de la guerre sur les modalités du « voir ». Elle analyse un corpus de poèmes écossais qu'elle lit en contexte pour comprendre comment, à l'époque de la première guerre mondiale, l'écriture poétique des Écossais s'affranchit d'une vision romantique de la mer. Leurs poèmes intègrent alors un langage qui décrit à la fois leurs expériences physiques et intellectuelles de la mer et les enjeux techniques, philosophiques, politiques ou poétiques du maritime.

Jeremie Brudigou et Fabien Clouette proposent le principe « d'un retour à l'océan » à un moment où les modes d'appropriation du monde se trouvent bouleversés par des changements liés à l'avènement de l'anthropocène. Ils présentent les liens qui se tissent autour de la domination des activités humaines sur les espaces marins, et aussi entre humains et non-humains. Ils posent la question de l'obsession du capitalisme industriel de vouloir « se détacher des contingences environnementales » et, à travers un travail d'enquête auprès de pêcheurs hauturiers et d'oreilles d'or, celle « de la relation de l'homme à son milieu et de l'appropriation du milieu par l'homme », question qui est étroitement liée à notre construction scientifique de l'objet-mer.

Des intermèdes viennent enrichir le regard sur la mer, grâce à un passeur d'écriture, Michel Suzzarini, qui aide les acteurs de la vie maritime à formuler leurs ressentis, et au poète Marc Legros qui dresse des lettres de noblesse au petit peuple de l'estran.

Cet ouvrage se construit à un moment où les sciences se rapprochent à nouveau les unes des autres, où la société civile s'empare des savoirs des chercheurs-experts, et où les chercheurs-observateurs s'enrichissent des savoirs et du vécu des acteurs-citoyens qui forment les diverses sociétés maritimes. Cet ouvrage veut contribuer à l'élaboration concertée de réflexions, voire de stratégies pour accompagner les changements des mondes contemporains, tentés de succomber aux besoins et désirs de mers et sommés de résister aux menaces exercées sur et par les milieux marins.